

ALAI

Les Pavots rouges

**Roman traduit de l'anglais
par Aline Weil**



Éditions Picquier

1

Les grives sauvages

Il neigeait ce matin-là. J'étais au lit quand j'entendis chanter les grives sauvages.

Mère faisait un brin de toilette dans une bassine de cuivre, plongeant en haletant ses belles mains fines dans le lait chaud, comme si l'entretien de leur beauté était une tâche pénible. Elle donna un petit coup sur le bord de la bassine, faisant courir des rides sur la surface du lait tandis que le coup sec résonnait dans la pièce.

Puis elle réclama la servante, Sangye Dolma.

En réponse à son ordre, Sangye Dolma entra en portant une autre bassine de cuivre. Elle plaça la cuvette de lait sur le sol, et Mère appela d'une voix douce : « Ici, Dordor. »

Un chiot sortit de sous un placard en jappant. Il se roula par terre et agita la queue devant sa maîtresse, avant d'enfourer sa tête dans la cuvette de lait et de laper si vite qu'il manqua s'étouffer. La femme du chef de clan, c'est-à-dire ma mère, aimait entendre quelqu'un s'étouffer avec les miettes d'amour qu'elle dispensait. Tandis que le chiot lapait son lait à grand bruit, elle se rinçait les mains dans l'eau

fraîche et dit à Dolma de voir si je dormais encore. J'avais eu un peu de fièvre la veille, et Mère avait dormi dans ma chambre.

« Ah-ma, dis-je, je suis réveillé. »

Elle s'approcha et tâta mon front de sa main humide. « La fièvre est tombée », murmura-t-elle.

Puis elle quitta mon chevet pour regarder ses jolies mains, qui ne pouvaient plus cacher les signes de l'âge. Elle les inspectait chaque fois qu'elle finissait sa toilette du matin, scrutant minutieusement ces mains qui paraissaient plus vieilles à la lumière du soleil, raidie dans l'attente du bruit que faisait la servante en déversant l'eau dans la cour. Cette attente s'accompagnait toujours d'une grande anxiété. L'eau qui tombait en cascade sur les dalles quatre étages plus bas la faisait tressaillir, car elle donnait l'impression d'un corps qui s'écrasait au sol.

Mais aujourd'hui, le bruit fut absorbé par une épaisse couche de neige.

Pourtant, elle frissonna au moment où il aurait dû résonner, et j'entendis la jolie bouche de Dolma marmonner à voix basse : « Ce n'est pas la maîtresse qui heurte le sol. »

« Qu'as-tu dit ? » demandai-je.

Mère se tourna vers moi : « Qu'a dit cette petite dévergondée ? »

« Elle a dit qu'elle avait mal au ventre. »

« C'est vrai ? » questionna Mère.

Je répondis pour elle : « Ça va mieux, maintenant. »

Mère ouvrit un pot et, du bout d'un petit doigt, en tira une goutte de lotion qu'elle frotta sur le dos de sa main. Puis un autre petit doigt puisa une

noisette de lotion pour l'autre main. Une odeur âcre, épicée, se répandit dans la pièce. La lotion contenait du saindoux et de l'huile de marmotte, mêlés à des huiles aromatiques indiennes offertes par le monastère à ma mère. La femme du chef de clan avait un talent naturel pour les airs dégoûtés. Elle nous gratifia de l'un d'eux et déclara : « Cela sent vraiment mauvais. »

Sangye Dolma lui tendit un coffret exquis renfermant un bracelet de jade pour le bras gauche de sa maîtresse et un bracelet d'ivoire pour le droit. Mère les passa tous les deux à ses poignets et les fit tourner : « J'ai encore perdu du poids. »

La servante murmura : « Oui. »

« Est-ce tout ce que tu sais dire ? »

« Oui, maîtresse. »

Je crus que la femme du chef de clan allait la gifler, comme certaines l'auraient fait. Mais elle ne le fit pas. Pourtant, la peur rougit le visage de la servante.

Lorsque Mère descendit l'escalier pour aller prendre son petit déjeuner, Dolma resta à mon chevet et écouta s'éloigner sa maîtresse. Puis, elle fourra la main sous mes draps et me pinça violemment. « Quand ai-je dit que j'avais mal au ventre ? Quand ai-je jamais souffert de ces choses-là ? »

« Je sais que tu n'avais pas mal, répondis-je. Mais tu aurais pu vouloir projeter l'eau encore plus fort la prochaine fois. »

Cela la fit taire. Je gonflai ma joue, ce qui signifiait qu'elle devait m'embrasser. « Ne t'avise pas de le dire à la maîtresse », reprit-elle, tandis que mes mains se glissaient sous ses vêtements et attrapaient

ses seins, deux petits lapins effarouchés. Un frisson passionné m'ébranla au plus profond de moi, ou peut-être seulement dans ma tête. Dolma s'échappa de mes mains et répéta : « Ne t'avise pas de le dire à la maîtresse. »

Ce matin-là, pour la première fois de ma vie, je connus le plaisir tentant que donne un corps de femme.

Sangye Dolma jura : « Idiot ! »

Frottant mes yeux ensommeillés, je demandai : « Dis-moi, qui est le vrai idiot ? »

« Je le dis comme je le pense, un parfait idiot. »

Puis, sans m'aider à m'habiller, elle partit après m'avoir laissé une jolie marque rouge sur le bras, comme un coup de bec d'oiseau. La douleur était totalement nouvelle et électrisante.

La neige brillait derrière la fenêtre, où les enfants de nos serviteurs s'en donnaient à cœur joie en lançant des pierres aux grives. Mais j'étais encore au lit, douillettement enveloppé dans des couches de soie et une courtepointe en peau d'ours, à écouter les pas de la servante résonner dans le long couloir. Apparemment, elle n'avait pas l'intention de revenir pour me servir. Alors, je rejetai la courtepointe du pied et me mis à crier.

Au sein du territoire gouverné par le chef Maichi, tout le monde savait que son fils du deuxième lit était un idiot.

Cet idiot, c'était moi.

Presque tout le monde, à part ma mère, m'aimait tel que j'étais. Si j'étais né intelligent, j'aurais pu avoir quitté ce monde depuis longtemps pour les sources jaunes au lieu d'être assis à remuer

des pensées extravagantes devant une tasse de thé. La première femme du chef de clan était tombée malade et était morte. Ma mère avait été achetée par un marchand d'herbes médicinales et de fourrures pour être donnée en cadeau à mon père, qui l'avait engrossée après s'être soûlé. Je faisais donc tout aussi bien d'arriver idiot dans la vie.

Pourtant, dans la vaste étendue de notre domaine, tout le monde me connaissait. Cela, parce que j'étais le fils du chef. Si vous ne me croyez pas, essayez donc d'être un esclave ou le brillant fils d'un roturier. Vous verrez alors si les gens savent qui vous êtes.

Je suis un idiot.

Mon père était un chef de clan investi de son pouvoir par l'empereur de Chine et il gouvernait des dizaines de milliers de gens.

Donc, si la servante ne venait pas m'aider à m'habiller, je pouvais la réclamer en criant. Chaque fois que les domestiques tardaient à réagir, je faisais tomber mes couvre-lits de soie en cascade sur le sol. Ces soies chinoises, qui venaient de très loin au-delà des montagnes, sont bien plus glissantes qu'on ne croit. Depuis ma plus tendre enfance, je n'ai jamais compris pourquoi le pays des Chinois était non seulement l'endroit d'où provenaient le thé, le sel et la soie, mais aussi la source du pouvoir des chefs de clan. Quelqu'un m'a dit un jour que c'était à cause du temps qu'il fait. J'ai répondu : « Oh ! le temps. » Mais au fond de moi, je pensais : peut-être, mais ce ne peut pas être la seule raison. Sinon, pourquoi le temps, qui transforme tout, ne m'a-t-il pas changé, moi aussi ? D'après ce que je sais, il y a du temps partout. Il y a du brouillard, et le vent souffle.

Quand le vent se réchauffe, la neige se change en pluie. Puis, le vent se refroidit, la pluie gèle et se change en neige. Le temps cause des changements en tout. On regarde une chose fixement, et puis, juste au moment où elle va se transformer, on est forcé de cligner des yeux. Et à cet instant, tout reprend sa forme initiale. Qui peut s'empêcher de ciller ? C'est comme lorsqu'on offre des sacrifices. Derrière les volutes de fumée, les lèvres rouges des divinités qui reçoivent les offrandes s'apprêtent à s'ouvrir pour crier ou sourire de plaisir, quand soudain, un roulement de tambours dans la salle du temple vous fait trembler de peur. Alors, les divinités reprennent leur expression première et retombent dans un état morne, indifférent.

Il a neigé ce matin, la première neige de printemps. Seules les neiges de printemps sont humides et fermes, capables de résister au vent. Seules les neiges de printemps couvrent la terre d'une épaisseur telle qu'elles recueillent toute la lumière du monde.

A présent, toute la lumière du monde était concentrée sur mon couvre-lit de soie et j'avais des pincements de tristesse en craignant que soie et lumière ne se sauvent. Tandis que les rayons de soleil perçaient mon cœur comme des poinçons, j'éclatai en sanglots et ma nourrice, Dechen Motso, entra en clopinant dans la pièce. Elle n'était pas très âgée, mais elle aimait se conduire comme une vieille femme. Elle était devenue ma nourrice après avoir donné naissance à son premier enfant, qui était mort presque aussitôt. J'avais alors trois mois, et ma mère attendait avec impatience un signe de moi montrant que j'avais conscience d'être venu en ce monde.

Le premier mois, je décidai de ne pas sourire.

Le deuxième mois, personne n'arriva à tirer de moi une lueur d'intelligence.

Mon père, le chef de clan, me dit du ton qu'il employait pour donner des ordres : « Fais-moi un sourire, veux-tu ? »

N'obtenant pas de réaction, il prit une voix plus dure : « Fais-moi un sourire, répéta-t-il sévèrement. Souris ! Tu m'entends ? »

Il avait l'air si drôle que j'ouvris grand la bouche, mais juste pour le fixer stupidement d'un air extasié. Ma mère détourna les yeux, le visage mouillé de larmes, car j'avais exactement le même regard que mon père la nuit où j'avais été conçu. Ce souvenir l'écœura tellement que son lait tarit aussitôt. « Un tel bébé n'a qu'à mourir de faim », déclara-t-elle.

Mon père, qui n'était pas très inquiet, dit à l'intendant d'apporter dix dollars d'argent et du thé à Dechen Motso, dont le fils illégitime venait de mourir ; elle pourrait ainsi payer le repas végétarien et le thé que les moines recevaient pour célébrer les rites funéraires. L'intendant, bien sûr, savait ce que le maître avait en tête. Il partit le matin et revint dans l'après-midi, accompagné de la nourrice. Quand ils atteignirent l'entrée du domaine, une meute de chiens féroces aboya et gronda à leur approche. L'intendant suggéra : « Il faut qu'ils s'habituent à votre odeur. » La nourrice prit alors un petit pain cuit à la vapeur, le morcela, puis cracha sur les morceaux avant de les jeter aux chiens. Les aboiements cessèrent. Après avoir saisi la nourriture au vol, ils coururent vers elle et l'entourèrent, relevant avec leurs museaux sa longue jupe pour flairer ses jambes et ses pieds.

Quand l'intendant conduisit dans la maison la nourrice à présent familière, ils remuaient la queue en mâchant les morceaux de pain.

Le chef de clan était extrêmement satisfait. Le visage de Dechen conservait une pointe de tristesse, mais son corsage était mouillé par son lait qui coulait.

Quant à moi, je braillais alors à pleins poumons. La femme du chef de clan, bien qu'elle n'eût pas de lait, essayait de fourrer une de ses choses flétries dans ma bouche d'idiot. Père frappa bruyamment le sol de sa canne et me dit : « Cesse de crier. La nourrice est arrivée. » Je me tus sur-le-champ, comme si je l'avais compris, et très vite, on me présenta ses seins abondants. Bien qu'il eût le goût du chagrin, de l'herbe et des fleurs des champs, son lait était pareil à une source d'eau jaillissante, sucré et nourrissant. De son côté, le piètre lait de ma mère avait le goût des pensées singulières qui remplissaient tellement mon cerveau exigu qu'il se mettait à bourdonner.

Mon petit estomac fut rapidement gavé. Pour exprimer ma gratitude, je fis pipi sur la nourrice, qui détourna la tête pour pleurer quand je lâchai son mamelon. Il n'y avait pas longtemps que son nouveau-né, enveloppé dans une couverture en peau de vache, avait été enterré au pied d'un étang après que les lamas eurent récité pour lui le « soutra de la réincarnation ».

Voyant les larmes de ma nourrice, ma mère cracha et s'exclama : « Mauvais karma ! »

« Maîtresse, répondit la nourrice, s'il vous plaît, pardonnez-moi. Je ne le referai pas. » Ma mère lui ordonna de se gifler le visage.

J'avais maintenant treize ans. Après toutes ces années, ma nourrice, comme les autres serviteurs avertis des secrets de ma famille, avait fini par s'oublier. Pensant elle aussi que j'étais un idiot, elle disait souvent devant moi : « Le maître ? Ah ! Les serviteurs ? Ah ! » Tout en parlant, elle fourrait dans sa bouche un bout de fil ou de laine d'agneau, le mélangeait à sa salive, puis crachait le tout sur le mur. Sauf que depuis un an ou deux, elle n'arrivait apparemment plus à cracher très haut. Voilà comment elle décida de devenir une vieille femme.

J'étais en train de crier et de faire une scène quand elle entra dans ma chambre en boitillant. « S'il te plaît, jeune maître, la maîtresse ne doit pas t'entendre. »

Mais je hurlais parce que cela me faisait du bien.

« Jeune maître, me glissa-t-elle, as-tu vu la neige ? »

Qu'est-ce que cela pouvait bien me faire ? Mais je m'arrêtai quand même de crier et levai les yeux sur un coin de ciel incroyablement bleu, encadré par la petite fenêtre. Ce fut seulement quand elle me redressa que je vis les branches plier sous le poids de la neige. « Regarde, me dit-elle, les grives sont descendues de la montagne. »

« C'est vrai ? »

« Je t'assure. Ecoute, elles appellent les enfants pour qu'ils aillent jouer avec elles. »

Je cessai de m'agiter et la laissai m'habiller.

Me voilà enfin arrivé au moment où je peux parler des grives. Voyez la sueur sur mon front !

Les grives sont sauvages dans la région. Personne ne sait où elles vont quand le ciel est couvert, mais

par beau temps, elles sortent pour chanter, de leurs voix douces et claires. Peu douées pour le vol, elles préfèrent descendre des hauteurs en planant. D'habitude, elles ne descendent pas très bas, sauf les jours de neige, quand elles ont du mal à trouver à manger dans leur habitat coutumier. La neige force les grives à descendre de la montagne, là où vivent les hommes.

Pendant que je prenais mon petit déjeuner avec Mère, nous fûmes interrompus constamment.

D'abord, ce fut l'intendant éclopé, venu demander si le jeune maître voulait mettre des bottes fourrées pour sortir jouer dans la neige. Il dit que si le maître avait été à la maison, il aurait voulu que j'y aille. « Fiche le camp, estropié, lui dit Mère. Mets-toi cette paire de bottes usées autour du cou et disparais. »

L'intendant, bien sûr, s'en alla, mais il ne mit pas les bottes autour de son cou et ne « disparut » pas.

Un peu plus tard, il entra en boitant pour signaler que la lépreuse qui avait été chassée dans la montagne était descendue pour chercher à manger.

« Où est-elle à présent ? » demanda Mère impatientement.

« Elle est tombée en chemin dans un piège à ours. »

« Elle peut bien en sortir en rampant. »

« Non. Elle appelle au secours. »

« Pourquoi ne l'enterres-tu pas ? »

« L'enterrer vive ? »

« Que m'importe ! Nous ne pouvons pas laisser une lépreuse pénétrer dans le domaine. »

Puis vint la question des aumônes à donner au monastère, suivie d'un débat sur les graines à

envoyer aux gens qui labouraient nos terres. Le charbon brûlait d'un vif éclat dans un brasero de cuivre et je ne tardai pas à ruisseler de sueur.

Après que Mère eut passé quelque temps à parler affaires, son air d'épuisement habituel disparut, pour faire place à un visage radieux, comme si une lampe s'était allumée dans sa tête. Je regardai si attentivement ses traits brillants que je n'entendis pas sa question. Elle éleva la voix et me demanda avec colère : « Mais enfin, que veux-tu ? »

Je répondis : « Les grives m'appellent. »

La femme du chef de clan s'emporta et sortit avec fracas. Je sirotai mon thé avec des manières d'aristocrate, chose que je savais faire très bien. J'en étais à ma seconde tasse lorsque des cloches sonnèrent et des roulements de tambours s'élevèrent en haut dans la salle des soutres. Je sus alors que la femme du chef de clan s'occupait à présent du gagne-pain des moines.

Si je n'avais pas été un idiot, je ne l'aurais pas déçue à un moment pareil. Elle avait joui ces derniers jours des prérogatives du pouvoir, depuis que mon père s'était rendu dans la capitale provinciale avec mon frère, Tamding Gonpo, pour y déposer une plainte contre notre voisin, le chef de clan Wangpo. Tout avait commencé par un rêve de père, où un ornement de corail tombé de son anneau avait été ramassé par le chef Wangpo. Le lama avait dit que c'était un mauvais présage. Peu après, en effet, un vassal de la frontière nous avait trahis en allant avec douze serviteurs faire allégeance au chef Wangpo. Père envoya un messenger à Wangpo avec des cadeaux somptueux pour les racheter, mais sa demande fut

refusée. Un deuxième émissaire fut dépêché pour lui offrir des lingots d'or en échange de la tête du traître ; Wangpo pouvait garder la terre et les douze serviteurs. L'or fut retourné, avec un message disant que si le chef Wangpo tuait un homme venu augmenter sa richesse, ses propres gens s'enfuiraient comme les serviteurs du chef Maichi.

En dernier recours, Père ouvrit un coffret incrusté d'argent et de perles et produisit un sceau, emblème du plus haut titre officiel conféré par l'empereur Qing. Muni du sceau et d'une carte, il alla dans la capitale provinciale porter plainte auprès du gouvernement militaire de Sichuan, placé sous le contrôle de la République de Chine.

Mère et moi mis à part, la famille Maichi était composée de Père, d'un demi-frère de la première femme de Père, et d'une demi-sœur partie en Inde avec un oncle qui était homme d'affaires. Plus tard, ma demi-sœur alla en Angleterre, pays encore plus lointain que tout le monde disait immense et que l'on appelait l'empire où le soleil ne se couche jamais. Je demandai un jour à Père : « Fait-il toujours nuit dans les grands pays ? »

Il se contenta de sourire et dit : « Tu es vraiment un petit idiot. »

A présent, ils étaient tous loin de moi et je me sentais seul.

Alors, je criai : « Grives ! », me levai et descendis l'escalier. Dès que j'atteignis le bas des marches, les enfants des serviteurs m'entourèrent. « Tu vois ces drôles ? me rappelaient souvent mes parents. Ils forment ton bétail. » A peine avais-je posé le pied sur les dalles de la cour que mon futur bétail accourut.

Les gamins ne portaient pas de manteaux de fourrure ni de bottes, mais le froid ne semblait pas les gêner plus que moi. Ils attendaient que je leur donne un ordre. Et je dis : « Allons attraper les grives. »

Leurs visages brillaient d'excitation.

Les exhortant de la voix et du geste, je me dirigeai vers l'entrée du domaine avec ma bande de petits esclaves. Nous partîmes à toute allure, effrayant les chiens du portail qui se mirent à aboyer comme des fous. Leur raffut égaya la matinée. Et quelle neige ! Elle avait transformé le monde en une vaste étendue joyeuse ! Mes esclaves criaient avec animation, donnant avec leurs pieds nus des coups dans la neige, les poches remplies de pierres glacées. Les grives, levant haut leurs queues jaune foncé, sautilaient pour aller chercher à manger au pied du mur, là où la neige était plus clairsemée.

« Allons-y ! » m'écriai-je.

Je courus avec mes petits esclaves après les grives. Incapables de s'envoler dans les hauteurs, elles s'élancèrent vers le verger auprès de la rivière, tandis que nous les poursuivions péniblement dans la neige où nous nous enfoncions jusqu'aux chevilles. Les grives, qui ne pouvaient s'enfuir, tombèrent sous les pierres, piquant du nez l'une après l'autre dans la neige moelleuse. Celles qui avaient la chance de survivre, sacrifiant leur queue pour sauver leur tête, plongeaient leur petit cou entre les roches et les racines avant de tomber à leur tour dans nos griffes.

Ce fut la bataille que je commandai dans ma jeunesse, une bataille très gratifiante.

J'envoyai des esclaves chercher du petit bois à la maison, et demandai aux autres de casser les

branches sèches de nos arbres fruitiers. Le plus leste et le plus brave fut chargé d'aller voler du sel à la cuisine, pendant que les autres restaient avec moi dans le verger. Là, ils percèrent une clairière assez grande pour que nous puissions tous nous tenir autour d'un feu. Le voleur de sel était mon bras droit, Sonam Tserang, et il revint en un éclair. Prenant le sel, je lui dis d'aider les autres à déblayer la neige. Ce qu'il fit, en haletant et en la faisant voler à coups de pied. Même pour ça, il était plus habile que les autres. C'est pourquoi je ne lui dis rien quand il m'envoya de la neige en plein visage, même si je savais qu'il l'avait fait exprès. Certains esclaves ont droit au favoritisme. C'est une règle absolue, un principe utile pour un souverain. Voilà pourquoi je tolérai son insubordination et ris bêtement tandis que la neige glissait dans mon cou.

Le feu ne tarda pas à s'allumer et nous commençâmes à plumer les oiseaux. Sonam Tserang arrachait les plumes des grives sans les tuer, et elles poussaient des cris horribles en battant des ailes. Tout le monde en avait la chair de poule, tout le monde, sauf lui, qui ne semblait nullement troublé. Heureusement, l'arôme des oiseaux rôtis qui s'éleva du feu eut tôt fait de nous rassurer. Peu après, nous eûmes chacun l'estomac farci de quatre ou cinq grives sauvages.

Shari

Pendant ce temps, Mère me cherchait partout.

S'il avait été là, Père ne m'aurait pas interdit de jouer à ces sortes de jeux. Mais Mère dirigeait la maison depuis quelques jours, et il en allait autrement. Finalement, les serviteurs me trouvèrent dans le verger. Le soleil était haut dans le ciel, la neige brillait d'une blancheur aveuglante, et j'avais les mains couvertes de sang à force d'avoir rongé les os des grives. Avec les enfants des esclaves, aux visages et aux mains tout aussi rouges de sang, je rentrai à la maison. L'odeur du sang frais déchaîna les chiens de garde. Je levai les yeux à l'entrée et vis ma mère debout au sommet de l'escalier, qui nous fixait d'un air sévère. Les visages des petits esclaves se décomposèrent.

On m'envoya directement en haut, pour sécher mes habits devant la cheminée.

Peu après, les claquements d'un fouet de cuir s'élevèrent dans la cour, sifflant comme un faucon fendait le ciel. Je pense que j'ai dû haïr ma mère à cet instant, haïr la femme du chef de clan. En posant sa joue sur sa main, comme si elle avait mal aux

dents, elle dit : « Ce ne sont pas des os inférieurs dans ton corps. »

Os, voilà un mot très important, comme *racine*, qui veut dire à peu près la même chose.

Mais en tibétain, le mot *racine* est court et brusque : *nyi*. *Os*, quant à lui, a un son fier : *shari*. Le monde de la nature est formé d'eau, de feu, d'air et de vent, tandis que le monde des hommes est formé d'os, ou de racines. Pendant que j'écoutais Mère et absorbais la chaleur des vêtements secs, je réfléchis à la question des os, mais sans rien y comprendre. Au lieu de cela, j'entendais les grives chercher à déployer leurs ailes dans mon ventre et les fouets cravacher mon futur bétail. Des larmes se mirent à couler de mes yeux. Y voyant un signe de remords, la femme du chef de clan me frotta la tête et me dit : « Fils, tu dois te rappeler que tu peux les monter comme des chevaux ou les battre comme des chiens, mais que tu ne dois jamais les traiter comme des humains. » Elle se croyait très intelligente, mais je pense que même les gens intelligents sont quelquefois stupides. Je suis peut-être idiot, mais il y a des choses pour lesquelles je suis meilleur que d'autres. En songeant à cela, j'éclatai de rire, le visage encore mouillé de larmes. J'entendis ma nourrice, l'intendant et les servantes demander ce qu'avait le jeune maître, mais je ne les vis pas. Je pensais que j'avais fermé les yeux, mais ils étaient grands ouverts. Alors, je m'exclamai : « Mes yeux ont disparu ! »

Je voulais dire par là que je ne pouvais plus voir.

Les yeux du fils du chef de clan étaient rouges et bouffis, et la moindre lumière les piquait comme des aiguilles.

Le lama Monpa, un expert dans l'art de la guérison, diagnostiqua une cécité due à la neige. Brûlant une branche d'épicéa et des herbes, il me couvrit les yeux de fumées âcres, comme pour venger les grives. Puis, il accrocha devant mon lit un portrait de Bhaisajya-rajā, le bodhisattva de la guérison. Très vite, je cessai de pleurer, me calmāi et m'endormis.

Quand je me réveillai, le lama Monpa m'apporta un bol d'eau pure et, après avoir fermé les fenêtres, me dit d'ouvrir les yeux et de décrire ce qu'il y avait dans l'eau. Je vis des étincelles, pareilles aux étoiles dans le ciel, jaillir des bulles à la surface. Puis, je vis de gros grains d'orge libérer les bulles scintillantes au fond du bol. Très vite, mes yeux allèrent bien mieux.

Le lama Monpa s'inclina devant le bodhisattva de la guérison pour exprimer sa gratitude, avant de rassembler ses affaires et de retourner prier pour moi dans la salle des soutras.

Je m'endormis un moment, mais je fus réveillé par le bruit de quelqu'un qui se répandait en courbettes au-dehors. C'était la mère de Sonam Tserang, qui se prosternait devant la maîtresse en demandant pardon pour son misérable fils.

« Peux-tu voir à présent ? » demanda Mère.

« Oui. »

« Es-tu sûr ? »

« Oui », répétai-je.

Sur cette affirmation, la femme du chef ordonna : « Emmenez ce petit vaurien en bas et donnez-lui vingt coups de fouet. »

Une mère remercia l'autre, puis descendit l'escalier. Ses sanglots me rappelèrent les abeilles

bourdonnant parmi les fleurs et je me demandai si l'été était arrivé.

Allons, puisque je suis bloqué un certain temps ici, reprenons ma réflexion sur les os.

Dans le pays d'où vient notre religion, les os s'appelaient « castes ». Sakyamuni, le Bouddha, était issu d'une haute et noble caste. Et dans le pays d'où vient notre pouvoir – la Chine –, les os étaient considérés comme des choses liées aux seuils, un mot difficile à traduire, mais qui s'applique sans doute à la hauteur des portes. Si c'est le cas, la porte de la famille du chef de clan devait être très haute. Ma mère était issue d'une famille de classe inférieure, mais elle s'était beaucoup intéressée à ces choses après son entrée dans la maison Maichi. Elle essayait toujours de les fourrer dans la tête de son fils stupide.

Je lui demandai un jour : « Si notre seuil est haut, cela veut-il dire que nous pouvons entrer et sortir des nuages ? »

Elle eut un sourire désabusé.

« Alors nous serions des dieux et des fées, et non des chefs de clan. »

Visiblement déçue que sa progéniture fasse un tel commentaire, elle eut un sourire encore plus désappointé, en m'adressant un regard appuyé pour me culpabiliser d'en être encore là.

La demeure du chef Maichi s'élevait en réalité sur près de trente mètres et avait sept étages, un toit, et un cachot. Ses pièces et ses portes innombrables étaient reliées par une série d'escaliers et de couloirs, complexes comme le cœur humain et compliqués comme les affaires du monde. Edifiée au sommet

d'une chaîne de montagnes, au confluent de deux cours d'eau, la maison occupait une position dominante, surplombant des douzaines de forteresses de pierre sur les berges de la rivière en contrebas ; le fengshui était parfait.

Les familles qui vivaient dans ces forteresses de pierre étaient appelées Kabas, et elles appartenaient toutes au même os, ou *shari*. Elles labouraient nos terres et venaient travailler dans notre domaine lorsque le chef de clan avait besoin d'elles. Les Kabas étaient aussi les messagers du territoire du chef Maichi, qui s'étendait sur 360 lis d'est en ouest et sur 410 lis du nord au sud, et comprenait plus de deux mille familles habitant dans trois cents forteresses. Les Kabas ont un proverbe qui dit : « La plume sur une lettre du chef de clan doit vous faire sauter en l'air. » Quand le gong résonnait au domaine, appelant quelqu'un à aller délivrer un message, un Kaba, même si sa mère était à l'agonie, devait se mettre en route aussitôt.

Lorsqu'on tournait les yeux vers la rivière au loin, on pouvait voir les forteresses nichées au creux de la vallée et sur les montagnes. Là, les gens cultivaient la terre et gardaient leurs troupeaux. Toutes les forteresses avaient leurs chefs, qui occupaient des rangs variables et étaient nos vassaux. Les gens qu'ils dirigeaient étaient des serfs, une classe dans laquelle beaucoup d'hommes partageaient le même os. Ils pouvaient s'élever et augmenter le poids de leurs os en y mêlant du sang noble, mais le plus souvent, ils descendaient dans l'échelle des castes. Quand cela arrivait, il était difficile d'inverser les choses, car le chef de clan aimait réduire en esclavage le plus de

serfs possible. Les esclaves de la famille étaient du bétail, qui pouvait être acheté, vendu, ou employé à volonté. Il n'est pas difficile de changer des hommes libres en esclaves ; il suffit de créer une règle qui punisse les faiblesses humaines les plus courantes. C'est plus infailible qu'un piège posé par un chasseur éprouvé.

C'est exactement ce qui était arrivé à la mère de Sonam Tserang.

Elle était fille de serfs, ce qui signifiait qu'elle était servie elle-même, et que le chef de clan ne pouvait exiger d'elle un tribut ou un travail que par l'intermédiaire d'un vassal. Mais elle avait eu un fils hors mariage, violant ainsi la loi contre les enfants illégitimes, et avait donc été réduite en esclavage avec son fils.

Quelqu'un a écrit quelque part dans un livre que les chefs de clan n'avaient pas de lois. C'est vrai que nous ne couchions pas tout sur le papier, mais une règle était une règle et les gens les avaient gravées à l'esprit. C'était plus efficace que bien des lois écrites. Si je demande : « N'est-ce pas ? », une voix tonitruante me répond du fond des âges : « Oui. »

En ces temps, en tout cas, les règles étaient faites pour asservir les gens, pour changer les hommes libres en esclaves, et non pas le contraire. Les membres de la noblesse, avec leurs os pesants, étaient les artistes qui créaient ces règles.

L'os sépare les hommes en supérieurs et inférieurs.

En haut, le chef de clan.

Le chef de clan gouverne ses vassaux.

Vassaux qui dirigent les serfs.

Après, viennent les Kabas et, au bas de l'échelle, les esclaves de la famille. De plus, il y a une classe dont les membres peuvent changer de statut quand ils veulent. Ce sont les moines, les artisans, les acteurs et les chamans. Le chef de clan est plus clément à leur égard qu'envers les autres. La seule chose qu'ils doivent éviter, c'est de lui donner l'impression qu'il ne sait pas quoi faire d'eux.

Un lama m'a dit un jour : « Lorsqu'ils sont confrontés au mal, les Tibétains du pays des neiges ne peuvent pas le distinguer du bien, comme les calmes Chinois Han. Quand il n'y a pas lieu de se réjouir, les Tibétains font la fête, comme les Indiens. »

La Chine, dans notre langue, s'appelle Gyanak, ce qui veut dire « le pays des robes noires ».

Et l'Inde se nomme Gyaghar, « le pays des robes blanches ».

Plus tard, ce lama a été puni par le chef Maichi, car il réfléchissait toujours à des questions auxquelles personne ne voulait penser. Il mourut après avoir eu la langue coupée et dut subir le supplice de ne pas pouvoir parler. Pour moi, l'époque qui a précédé Sakyamuni était une ère de prophètes ; après lui, nous n'avons plus eu besoin de nos cerveaux pour réfléchir. Si l'on croit être quelqu'un de spécial, mais si l'on n'est pas né aristocrate, on doit se faire lama et peindre des tableaux de l'avenir. Mais on doit se hâter si l'on pense avoir quelque chose à dire sur le présent, ou bien sur le futur, car on ne pourra plus le dire après avoir perdu sa langue.

Ne voyez-vous pas toutes ces langues qui pourrissent pour avoir voulu dire un jour quelque chose ?

Parfois, les serfs ont quelque chose à dire, mais ils se retiennent jusqu'à leur mort. Voici quelques bonnes expressions de la dernière heure :

« Donnez-moi à boire de l'hydromel. »

« S'il vous plaît, mettez-moi un petit morceau de jade dans la bouche. »

« Le jour se lève. »

« Ah-ma, les voilà. »

« Ciel, ah, ciel ! »

« Esprits, oh, esprits ! »

Et cetera.